

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 26

Artikel: Pas de chance !
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mais, que renferme donc cette autre enceinte, où retentissent des applaudissements frénétiques et à l'entrée de laquelle se presse la foule curieuse ?... Ah ! ce sont les jeux olympiques. Des athlètes fameux y rivalisent de force et d'adresse ; des soldats armés de piques, de massues, d'épées, de flèches et de javelots, couverts de casques, de cuirasses et de boucliers, s'y livrent à des combats qui font revivre à nos yeux les héros de Troie, des Thermopyles et de Marathon.

Quel spectacle et quels enseignements pour nos officiers !...

La rue des Miracles, au bas de la pelouse, attire une affluence inouïe. Le théâtre mystérieux y fait fureur ; on en revient ahuri, confondu, extasié, tout rêveur !... Les plus grands thaumaturges, les Robert Oudin, les Cagliostro, les Dawenport et tant d'autres, ne seraient que des enfants auprès des personnages endiablés qui sont derrière ces toiles.

Tout à côté, un drame poignant : *Le supplice de deux Grecs*. Passons.... J'ai les nerfs trop sensibles ; j'inonderais les trétaux de mes larmes. J'aime mieux entrer chez le voisin, un aimable cicerone qui nous accompagne dans un voyage en Grèce, en attirant notre attention sur les beautés de la nature, des arts et de tout ce qui a rendu ce pays célèbre dans l'histoire.

Au retour de ce long voyage, on va volontiers s'asseoir au grand restaurant, réputé par sa bonne organisation, son service habilement mené et surtout par l'excellence des consommations. De vaillants Arcadiens, vêtus d'une veste galonnée, jupe blanche plissée, ceinturon rouge, pantalon noir, guêtres à jour, et coiffés du fez rouge, alertes et l'œil au vent, nous apportent, au moindre signe, tous les vins généreux du Péloponèse, le fameux *Ybornos* (Yvorne), le *Polismation* (Villette), l'*Aëtos* (Aigle) et le pétillant *Dezaleus*, grêlé, hélas, cette année !

Et tout en savourant ces doux produits de la vigne, vous jouirez de l'animation qui règne au milieu de la pelouse, autour du *carrousel* et des *petits chevaux*. Puis, vous vous promènerez ensuite de terrasse en terrasse, de grotte en grotte, où de nombreuses statues, œuvres de Phidias, s'offriront à vos regards enchantés. Sous vos pas, des gazons émaillés de fleurettes, de thym et de serpolet vous rappelleront les prairies parfumées de l'Hymette... Dites maintenant que ce n'est pas là un Beau-Séjour et que la fête ne sera pas ravissante !...

Vous la représentez-vous le soir, avec tout ce mouvement, cette variété de jeux, de distractions, de curiosités !... Vous représentez-vous ces beaux arbres du verger, ces terrasses qui s'élèvent en gradins, ces bordures de roses, ces massifs de verdure, illuminés par des centaines de lanternes vénitiennes et les magiques lueurs des feux de bengale !... Non, vous ne le pouvez pas, vous resteriez toujours au-dessous de la réalité ; aussi, prenez-en bien note : La fête grecque est fixée aux 3 et 4 juillet. Elle s'ouvrira samedi à 3 heures, aux accords de la Musique de la Ville et, espérons-le..., favorisée par le beau temps !

L. M.

Pas de chance !

Amour ! pourquoi as-tu fait sombrer ma barque alors qu'elle entrait au port ? Pourquoi m'as-tu conduit, toi même, par la main, et m'as-tu laissé choir avant d'arriver au but ?

Je rencontrais depuis longtemps la mère et la fille. Mon cœur avait pris feu et brûlait malgré tous mes efforts pour éteindre l'incendie. J'aimais cette brune, aux yeux gris rayonnant d'une flamme étrange. Son image s'était gravée dans ma mémoire et n'en délogeait plus. Même la vue d'une future belle-mère en os et en chair, dardant sur moi un regard féroce, n'avait pu relâcher ma constance.

Ces dames arrivaient du Brésil, vivaient très retirées et n'avaient, à mon su, aucune relation. De là l'impossibilité de me faire présenter. Lorsque je les rencontrais, M^e Maria ne détournait point la tête ; son regard s'arrêtait même sur moi avec une expression si douce que je tressaillais d'aise. La maman tournait autour de sa fille avec une vigilance toute maternelle ; dès que je paraissais à l'horizon, elle devinait l'ennemi. Alors elle faisait des marches et des contre-marches, tantôt suivant sa fille, tantôt la précédent, jusqu'au moment de l'abordage où, démasquant deux grands yeux cachés jusqu'alors sous des paupières mi-closes, elle déchargeait sur moi une mitraille de défiance et de colère. Un soir, au concert, le hasard m'ayant placé à côté de M^e Maria, elle avait changé de place avec sa fille au vu de tout le monde.

Après de mûres réflexions et une étude approfondie du sujet, j'arrivai à conclure que ce qui me valait la haine de peau-rouge dont m'accablait la bonne maman, provenait probablement de l'ignorance complète dans laquelle elle était au sujet de mes noms et qualités. Il fallait à tout prix l'instruire et la rassurer à cet égard. Voici comment le hasard m'en fournit l'occasion.

Accompagnant à la gare un ami, j'aperçus mon bon et mon mauvais génie qui montaient en wagon. Ma décision fut instantanée. Je donnai rapidement à mon compagnon quelques indications qu'il écouta d'un air ahuri, et montai rapidement dans le compartiment de ces dames. Un voyageur avait étalé sur les bancs et suspendu aux parois du wagon des valises de toutes grandeurs. Je me plaçai tant bien que mal. A ce moment, l'ami entra et, jouant la surprise : « Ah ! cet excellent docteur ! C'est ainsi qu'on abandonne sa clientèle ! que l'on se promène pendant que de pauvres patientes souffrent, attendant en vain celui qui porte avec lui la consolation et le soulagement. Naturellement ! quand la pratique est faite, plus de prévenances ! plus de petit soins ! on peut attendre. »

Il outrepassait les ordres reçus.

— Où vas-tu, très excellent ami ?

— Partout et nulle part. Je suis obligé de chercher mes clients, moi ! Ils ne viennent pas seuls !

— Farceur de docteur ! quel beau sujet pour Molière, le médecin à la mode ! Vois-tu, mon cher, pour perdre tes habitudes vagabondes, il faut te marier. Une gentille femme à la maison, de petits enfants qui

gazouillent comme les oiseaux dans un buisson,
voilà ton affaire !

Décidément il exagérait son rôle. Tout en causant, pour couper court à ce panégyrique, je coulais un œil à mes deux voisines. M^{me} Maria était toute rouge et la maman paraissait tranquillisée. Elle avait désarmé. La position était élevée; plus tard je me présenterais moi-même. Il fallait attendre une bonne occasion, et, tout en prêtant une oreille distraite aux discours de mon ami, je rêvais. O infortuné que j'étais ! Et vous, songes menteurs que je caressais et qui déployaient déjà leurs ailes... pourquoi m'avez-vous trompé ? Tout-à-coup, une valise que ce voyageur de malheur avait placée, comme une épée de Damoclès, sur ma tête, vint à tomber, m'assommant à moitié et enfonçant mon chapeau noir jusqu'aux oreilles. Il paraît que je présentais un aspect assez drôle, car un fou rire partit dans le wagon, et, tandis que je retirais tant bien que mal ma coiffure et que le train s'arrêtait, ma petite voisine riait jusqu'aux larmes, se précipitait sur le quai, disant : Viens, maman, je t'en prie, je n'en puis plus !

Après avoir envoyé à tous les diables le voyageur et mon ami, je descendis espérant que, la glace étant rompue, j'oserais aborder ces dames. A peine avais-je quitté le marchepied, que le train repartit et que je m'aperçus à ma grande stupéfaction qu'elles avaient simplement changé de compartiment.

Dès lors, chaque fois que je les rencontre, elles se pincent les lèvres pour ne pas rire; aussi j'ai fini par les éviter avec autant de soin que je les recherchais jadis. Avant d'en arriver là, j'ai essayé de porter un chapeau mou, mais le changement n'a rien produit. Le mal est irréparable. Je resterai garçon.

HERMANN CHAPPUIS

On coquien rusâ.

Lâi a tot parâi dâi rudès tsaravoutès dein lo mondo, que ne mretont diéro dè pedi ; mà portant, quand on chenapan sâ djuï son tor avoué tant dè malice que cein fâ rirè lè dzeins, seimblîe qu'on dussè lâi perdenâ oquiè.

On gaillâ dâo défrou, que ne vaillessâi pas lo Pérou, avâi einviâ d'avâi onna montra avoué sa tsainetta. Po cosse, n'ia rein à derè, kâ y'a bin dâi bravès dzeins qu'ein désiront tot atant; et y'ein a bin, permî lè dzouveno surtot, que sè peinsont que po ètre oquiè, faut qu'on pouéssè férè peindolhion petit sariâo du na botenire dè son gilet tanquiè à iena dâi catsettès. Mâ n'est pas lo tot què dè désirâ oquiè : lo faut poâi pâyi, et se lè bravès dzeins pâyont dè boun'ardzeint, lè pandoures ne pâyont, la mâiti dao temps, qu'avoué de la mounia dè sindzo.

Adon lo gaillâ ein quiestion, qu'avâi einviâ d'avâi onna balla montra bon martsî, ruminè bin se n'affrè, et quand l'a trovâ lo bié, tracè po Lozena, iô nion ne le cognessâi, po tâtsi dè férè son coup; et coumeint l'étai onco prâo bin vetu, on lo poivè preindrè po 'na dzein dè sortâ. Ye s'ein va don tsi on bolondzi po lâi coumandâ dâi navettès, dè clliâo mémès qu'on atsitè po lè z'einterrâ, et l'ein coumandâ trâi ceints, à 5 centimes pice, que cein fasâi

15 francs, que pâyè rique-raque ein metteint trâi pices dè cinq francs su la trablia, et dit ào bolondzi dè lè preparâ et dè lè lâi férè portâ à la gâra po lo derriâi trein.

Lo bolondzi, vo cheinti bin, n'avâi pas dè quiet sè démaufiâ d'oquiè, vu que l'étai pâyi d'avanço, et sè mette dè suite à l'ovradzo.

Aprés cein, noutron gaillâ, don monsu lo pandoure, s'ein va tsi on relogeu po lâi vouâiti onna montra. Quand l'ein eut vu dè totès lè sortès, l'ein pre iena qu'on lâi laissâ po 150 francs avoué la tsainetta, que c'étai ma fâi dâo cossu.

— Ora, se dit ào relogeu, n'é pas prâo d'ardzeint su mè; mà se vo volliâi veni avoué mè tanquiè tsi lo bolondzi, voutron vesin, que restè ào bet dè la tserrâire, et que mè dâi, lâi deri dè vo pâyi.

Lo relogeu, que ne sè démaufiâvè dè rein, soo avoué li, et quand sont devant la bolondzéri, lo chenapan âovrè la porta et fâ ào bolondzi qu'impatâvè :

— Ditès vâi ! su lè trâi ceints que vo dussa m'apportâ sta véprâo, remettè z'ein 150 ein passeint ào relogeu, se vo plié !

— D'accio ! se repond lo bolondzi, sein sè remoâ de vai sa mè, et lo larro reclliou vito la porta, raccompagnè lo relogeu, et lâi dit à revairè sein lâi bailli se n'adresse.

Lo relogeu, conteint dè sa veinta, s'einva dinâ sein cousin, du que l'avâi oïu dè sè prouprès z'orolhiès que lo bolondzi lo dévessâi ragliâ, et l'étai coumeint se l'avâi dza z'u se n'ardzeint, et sè peinsâvè que se lo bolondzi l'avâi pas pâyi ào momeint iô l'autre lo lâi desâi, c'est que l'avâi lè mans tot eimbardouffâiès dè pâta et que n'iavâi diéro moian dè comptâ dè la mounia; mà dèvai lo né, quand vâi eintrâ dein sa boutequa lo bouébo ào bolondzi avoué onna lotta et que lâi vaissè dein on croubelion dâi navettès ein lâi deseint de comptâ se n'y ein avâi pas 150, lo relogeu coumeincè à sègratta l'orolhie et à démandâ dâi z'esplicachons. Ye tracè tsilo bolondzi, et lo pourro diablio compeind que l'a étâ refé ào mémo, que lo lulu n'est qu'on coquien, et que lo bolondzi, qu'étai la causa de tot, lâi étai po rein ; et l'a du sè consolâ ein medzeint sè navettès, que l'ein a z'u po quattro senannès, kâ po corrè après lo larro, adieu Dian !

Ora, lo bolondzi a quasu étâ asse ébaubi què lo relogeu, kâ dè bio savâi que n'iavâi nion à la gâra po preindrè lo restant dâi navettès : et se lo relogeu a étâ robâ prouprameint, lo bolondzi a pu veindrè dou iadzo on eimpartiâ dè sa martzandi.

A oquiè, malheu est bon !

UNE FEMME EN LOTERIE

III

Sir John Adams s'arrêta un moment, comme plongé dans ses réflexions, puis il continua :

— Le lendemain, quand se furent dissipées les fumées de l'ivresse, du vin et du désespoir, je retrouvai ma force et mon énergie. Je recueillis les épaves de ma fortune, je plaçai mon mobilier dans un grand wagon, puis je m'en allai au hasard, à travers les grandes prairies, m'arrêtant le soir pour recommencer le lendemain. Cet endroit me plut; je m'y arrêtai et j'y bâtis une maison; depuis, je vis entièrement séparé du monde, me